

# Diptique

## I

### Rencontres <sup>1</sup>

Certains soirs, jadis, une fois le cours terminé, le professeur d'espagnol était en verve. A propos d'une peinture récemment acquise, d'un livre vieux ou seulement de l'autonne, il commençait à causer. Et j'écoutais cet homme rempli d'authentiques souvenirs, laconique et bon. Il avait, comme il disait, « cavale durant vingt ans par toute l'Europe », et il se laissait quelquefois aller à raconter. Tour à tour pétillant, incisif, rabelaisien ou mélancolique, toujours scrupuleusement précis et nuancé, il narrait des anecdotes de Syrie, animait le Bosphore, disait le faste des bals de la cour impériale de Russie, évoquait ses amis scandinaves ou seulement de vieux copains québécois. Instruit par les voyages, les hommes et les livres, son expérience humaine et sa culture exigeante en faisaient un conteur charmant. Un homme qui avait quelque chose à dire. Et je regrettais, avec d'autres, qu'il n'eût jamais encore succombé à cette tentation d'écrire dans laquelle souvent ses amis essayaient à l'induire. Notre vœu est réalisé et Jean Bulair vient de publier *Rencontres*. Un récit alerte et captivant où se retrouvent, pétillantes, toutes les qualités de la conversation de l'ancien voyageur polyglotte et disert.

Réalité ou fiction? peu importe puisque l'histoire ici racontée est émouvante et paradoxale comme la vie. « Il était une fois » un jeune marin norvégien, Olaf Hoiberg, qui quitta son patelin sur un bateau inconnu. Il apprit la vie dure et les noms d'un grand nombre d'autres bateaux en parcourant toutes les mers du monde. Un jour, dans le Saint-Laurent, son cargo frappa un transatlantique. Le jeune Hoiberg fut hospitalisé chez de braves habitants de la rive sud qu'il aima beaucoup; il apprit à connaître la vie

1. *Rencontres*. Roman par Jean BULAIR. Edition Valiquette, Montréal, 1942.

champêtre et simple et aussi une honnête campagnarde. Une enquête navale l'obligea de rester longtemps au Canada. Il visita la ville de Vieubourg. Un jour le mari de la bonne campagnarde mourut subitement et Olaf Hoiberg revint au village épouser celle qui l'aimait aussi. Mais Olaf Hoiberg avait la nostalgie de la mer, des voyages, des aventures. Un jour encore, il quitta sa femme qui l'aimait et repartit. Dans son pays, sa mère était morte et son père avait bien vieilli. Il repartit et continua à voyager sur les bateaux; maintenant officier galonné, marin d'expérience il pense quelquefois au Canada qu'il avait bien aimé, en passant. C'est du moins ce qu'il a raconté, un jour, en Syrie, à M. Bulair qui accompagnait par là un groupe de touristes fatigués.

Le récit de Jean Bulair est preste comme l'écureuil, imagé avec un luxe de métaphores exactes, et rehaussé d'un vocabulaire maritime technique d'une correction étonnante. Les descriptions de la mer comme de la campagne et des mœurs canadiennes sont esquissées avec juste ce qu'il faut d'affection et d'humour. Des silhouettes de l'ancienne société québécoise se profilent incidemment dans la trame du récit, tracées d'un crayon fidèle, et l'on se prend à désirer que l'auteur, un jour très prochain, nous offre d'autres récits semblables à celui-ci. Ou n'importe quelle œuvre, dans laquelle il décantera, pour notre délectation, quelques-uns des souvenirs qu'il a de notre ville et de ses acteurs du temps jadis.

Jean-C. FALARDEAU.

\* \* \*

## II

### Jours de folie <sup>1</sup>

Jean Renaudier est un jeune homme tout neuf, sensible, la cervelle un peu brûlée de sociologie généreuse, et tombé dans « la fosse aux lions. » Un soir d'émotion sentimentale, après des fiançailles secrètes avec Thérèse Verdelet, il se mue

1. *Jours de folie*, par Henri BEAUPRAY. Imprimerie Angers & Frère, Québec.

en Alceste et lance à la figure des siens des vérités qu'on étouffe généralement dans son cœur: car les hommes supportent assez mal la pauvre vérité. Conséquences: Jean est chassé de la maison, selon le désir de sa mère. Dans son odyssee nocturne, il rencontre un confrère de classe, un aigrefin qui, par la suite, arrache à Jean tout son « argent », lui fait perdre son honneur, ou peu s'en faut, et complice inconscient d'Alexandre, le frère de Jean, tricotte si bien les circonstances que le jeune homme est tout d'abord conduit en prison, à l'hôpital, et dans un asile d'aliénés.

Au médecin de l'asile, Jean raconte les péripéties de son existence. Et ses confidences ne sont pas roses.

Le jeune homme a remarqué, ou on lui a persuadé, que la société est pour le moins un coupe-gorge. La civilisation est une affaire de saloperies (p. 14); elle impose aux ouvriers des conditions iniques de travail (p. 15); « l'honnêteté, dans le commerce, c'est un scrupule dont on ne doit pas s'embarasser la conscience si on veut percer le cordon des concurrents » (p. 13); les mères (même les canadiennes, s'il vous plaît !) abandonnent leurs enfants aux mains des servantes pour courir thés et réceptions (p. 28); les politiciens sont inconscients et malhonnêtes, les bourgeois sans scrupules, les intellectuels fourvoyés (p. 35). Jean dans sa famille a été un incompris. Le père est une « raison sociale », la mère, une vaniteuse fardée, le frère un « struggleforlifeur » sans aucun scrupule; les filles n'ont pas de caractère: elles imitent leur mère, sauf la cadette Lucille qui a gardé un peu du feu charitable que le bon Dieu met au cœur des humains.

Et le voisinage? ou plutôt les gens que l'expulsé trouve sur sa route, quel est le son de leur âme? Thérèse Verdelet n'est pas loin de l'odieux. Elle chante au micro des airs chevrotants, avec des sinuosités vocales ou nasales d'un demi-ton à côté de la mélodie; elle trahit; elle n'aime que l'argent et ce que l'argent peut procurer de plaisir. Jérôme Boulotte, le confrère, scandaliserait les chiens avec son manque de conscience, ses vols camouflés. Madame Pouche qui loge des pensionnaires sur les Remparts, se montre bavarde, mais sans méchanceté. Murielle Cassine est l'anthithèse de Thérèse: il faut bien un peu de bonté dans « le jardin des bêtes sauvages ». Mais Murielle n'aime pas

assez pour arracher Jean à Jérôme, pour aller plus loin qu'aux rêveries mouillées sous les lilas des Plaines. Elle aussi d'ailleurs est un peu la victime d'une famille que je dirais mécanisée.

\* \* \*

Jean Renaudier voit-il les choses avec plus de miséricorde ? A prime abord, il n'y paraît guère. Ainsi Québec vous offre un « visage fardé d'importations honteuses et d'enseignes stupides... un visage tuméfié de femme perdue » (p. 47). Jean connaîtrait-il cette espèce de femmes ? La rue Couillard, il est vrai qu'il pleut souvent à Québec, est « devenue un ruisseau » et les gens aux fenêtres, ont l'air de choses mornes qui subissent passivement leur destin (p. 61). Dans les corridors de l'Université, le pauvre garçon ne rencontre aucune gloire, aucun visage à la Psichari : dans les mosaïques appendues aux murs, il reconnaît et c'est tout, « certains compagnons de danse au Château et certains compagnons de ski au Lac Beauport » (p. 63). Même les pigeons sont déclassés : ils dorment stupidement perchés sous les gouttières et semblent partager l'ennui et la lourdeur des bâtisses (p. 65). La chambre de Jean, sur la rue des Remparts est « tapissée » de papier à fond blanc peuplé d'animaux. Et la chambre de Jérôme connaît les coupures de la *Presse* ou de la *Patrie* : Salazar, Hitler, Guillaume II, Nelson Eddy, Deana Durbin, Greta Garbo, Joan Bennett, Mussolini et Victor Francen (pp. 117, 118).

Renaudier a aussi le nez hostile. Des rues qui lui apparaissent comme des viscères flétris (p. 137), lui reviennent l'odeur fade des épiceries et des boucheries, l'odeur piquante et tenace des fritures, l'odeur farouche des légumes bouillis, l'odeur tiède des confiseries, l'odeur timide des sous-sols et jusqu'à l'humble odeur des églises (p. 138). C'est tout ce que Jean se rappelle des églises : y a-t-il prié ? Est-il entré à la Basilique, à St-Patrice, au Séminaire, à Notre-Dame des Victoires ? Le jeune homme nous fait penser avec sa timide odeur d'église que tout son entourage est avec lui-même diablement païen. On ne comprend plus alors qu'il se plaigne de la société. De ses bons moments il a gardé un

peu de tendresse pour les choses, pour le fleuve aux féeries noctambules, pour la terrasse, pour le Parc des Plaines: ici comme toujours, l'amour transfigure: c'est comme le soleil du chanteclerc d'Edmond Rostand.

\* \* \*

Si je vous ai parlé avec un peu d'insistance de Jean Renaudier, c'est qu'il me paraît authentiquement le porte-parole de M. Beaupray. Je ne prétends pas que M. Beaupray ait subi les aventures de Jean, mais il ne sert de son protagoniste pour exprimer ce qu'il a saisi de la vérité. C'est là un procédé habile dont l'auteur a su très brillamment tirer parti. *Jours de folies* prend de ce fait sa vraie nature, si je ne m'abuse: c'est un tableau satirique assez fort où personne cependant ne trouvera de quoi s'offenser. La trame d'amour est toute de tête. Jean Renaudier n'a pas souffert la vraie souffrance, pas plus que l'auteur. D'où une certaine absence de chaleur dans l'ensemble, un sens encore hésitant de l'humanité: d'où aussi le charme d'une œuvre jeune, bousculée, haletante de style et de notations. Avec le temps, M. Beaupray (il en a le talent), nous livrera une œuvre définitive, toute québécoise, impérieusement québécoise, et profondément humaine. A qui veut observer, en effet, Québec est un beau théâtre de vie silencieuse et profonde, d'étourdissants fracas, de bontés infinies comme celle de la Vierge, et d'effroyables cruautés qui sentent le démon. M. Beaupray peut alors recommencer Balzac, le dépasser même et rejoindre Mauriac s'il s'obstine à ne pas écouter les mauvais plaisants qui lui parlent d'écrire *canayen*, ce qui équivaldrait à peu près au micmac.

Émile BÉGIN, ptre.